

RAPPORT SUR LA SITUATION DES REFUGIESEN ALLEMAGNE ET EN AUTRICHE

(19 avril - 4 mai 1951)

En décembre 1950, les Chambres fédérales ont approuvé l'octroi d'un montant de 3 millions de francs à l'Aide suisse à l'Europe en faveur des réfugiés d'Europe centrale. Elles ont en même temps autorisé le versement de notre contribution à l'exercice complémentaire de l'Organisation internationale pour les réfugiés (OIR), soit fr. 1.368.000, et admis qu'un minimum de 200 réfugiés malades ou âgés ("hard core") soient reçus à titre définitif en Suisse.

Les lignes générales d'un plan d'assistance aux réfugiés de l'Europe centrale (Volksdeutsche) figuraient dans notre message du 10 novembre 1950. Il avait été élaboré sur la base d'informations exactes, mais qui ne pouvaient avoir le relief qu'offrent des constatations personnelles. D'entente avec l'Aide suisse à l'Europe, un voyage dans la région des camps d'Allemagne et d'Autriche a été préparé afin que l'on puisse établir un programme assurant un emploi aussi judicieux que possible du don de la Confédération.

Notre participation aux travaux de l'OIR depuis 1948 nous a, d'autre part, familiarisés avec le problème général des réfugiés. L'Organisation de Genève qui, on le sait, a été en butte à des critiques parfois assez vives, nous avait, elle aussi, engagés à visiter certains des camps qu'elle entretient dans les deux pays où nous devons nous rendre. Une vue directe sur ces établissements avait pour nous un vif intérêt, d'autant plus que ce sont l'Allemagne et l'Autriche qui hébergent la majorité des D.P. ("displaced persons") et des "hard core" (cas difficiles).

Notre voyage avait également pour objet de témoigner un intérêt direct aux réfugiés et de leur montrer qu'on pense à eux. L'effet moral de notre visite s'est manifesté dès le début et nous avons recueilli avec joie les marques de gratitude des émigrés auxquels nous exprimions notre sympathie. Les autorités locales et les directeurs des camps avaient, eux aussi, par la même occasion, la possibilité de faire connaître leurs idées à la délégation officielle d'un Etat. Cette circonstance - en Allemagne peut-être plus que dans d'autres pays - était importante, car on y a gardé le respect de l'administration. Nous eûmes donc sans difficulté accès dans les camps, où l'accueil fut toujours empressé. Cela facilita l'exécution de notre tâche et nous permit de tirer des conclusions.



- 2 -

Notre équipe était formée des membres de la délégation suisse aux assemblées de l'OIR, soit moi-même comme chef de mission, M. Oscar Schürch, chef de la Section des réfugiés à la Division fédérale de Police, et mon collaborateur M. Hans Cramer. En vue des prises de contact avec les femmes et les enfants des camps, j'avais prié ma femme de nous accompagner. Le Département Politique mit à notre disposition une grande et robuste voiture que nous conduisîmes nous-mêmes, M. Cramer et moi, préférant ne pas faire étalage d'un chauffeur devant les misérables que nous allions voir. Pour ne pas arriver les mains absolument vides, nous demandâmes à quelques fabriques de chocolat de nous céder au prix de gros de petites plaques de chocolat. Elles voulurent bien nous envoyer une douzaine de kilos de leurs produits, à titre gracieux.

Le 19 avril, au matin, nous nous mettions en route par un ciel gris pour suivre un itinéraire qui devait nous mener à travers toute l'Allemagne occidentale et une partie de l'Autriche, sur un parcours de 4300 kilomètres. La première approche de l'Allemagne d'après-guerre était exempte de toute tristesse. Le temps s'était levé et nous roulions dans la campagne du sud, parmi des cerisiers en fleurs et des villages intacts où les gens travaillaient activement. Du commencement à la fin de notre voyage en Allemagne, nous remarquâmes cette fièvre de travail. Dans les campagnes et dans les villes, dans les champs, dans les ruines, partout l'Allemand s'affaire. Des fabriques à peine relevées et montrant encore leurs blessures obscurcissent le ciel de fumée. Les machines et les instruments aratoires ont fait place aux outils moyennageux auxquels, me dit-on, les Allemands avaient dû recourir à la fin de la guerre. Les routes sont les vraies artères d'une intense circulation où alternent les voitures de tourisme et les monstrueux camions à plusieurs remorques, les uns et les autres de fabrication allemande.

Suivant les régions, les gens ont l'air plus ou moins aisés, mais ils sont généralement propres et, fait assez rare, presque toujours rasés de frais. Mais sous cette activité on sent une sorte de vide. Tous les éléments qui doivent normalement assurer la stabilité des Etats de l'Europe centrale n'ont pas été recouverts et un sentiment d'incertitude est perceptible partout. Les Allemands semblent encore étonnés de leur terrible aventure et on a parfois l'impression qu'ils n'en ont pas tout à fait compris le sens. Ils cherchent à se relever et y parviennent, mais ils craignent l'avenir et ne savent pas très bien où ils en sont. Ils éprouvent durement le manque de devises. Leurs aspirations sont limitées par l'occupation et surtout par le partage de leur patrie.

Ce sont là les conditions du pays qui doit absorber un nombre de réfugiés difficile à évaluer avec exactitude, mais qui ne doit pas être inférieur à 10 millions. Ils sont partout, dans des camps, dans des baraques isolées, dans des "Bunker", dans des ruines; ils circulent dans les villes, dans les champs, dans les forêts. Ils finissent presque par s'identifier si bien au milieu qu'on ne les distingue plus. Mais il suffit de parler quelques instants avec un Allemand pour savoir qu'ils sont présents dans tous les esprits, chez le particulier comme chez l'homme d'Etat. La récente déclaration de M. Adenauer au moment de l'admission de l'Allemagne au Conseil de l'Europe montre suffisamment que, pour les Allemands, le problème des réfugiés est essentiel et qu'on doit les aider à le résoudre.

A Fribourg en Brisgau nous prenons contact avec le service allemand de "Caritas", qui avait préparé pour nous une documentation très complète. Nous y sommes reçus avec beaucoup de prévenance et les informations qu'on nous y donne nous seront précieuses pendant tout notre voyage. Le même jour, nous poursuivons notre route jusqu'à Cologne où notre Légation, dirigée à ce moment par M. Aubert de la Rüe, nous reçoit fort aimablement et nous fournit, elle aussi, d'utiles renseignements généraux. Jusqu'ici, nous ne sommes pas encore entrés en rapports immédiats avec des réfugiés. Ce n'est qu'à Düsseldorf que nous commencerons nos visites de camps qui, jusqu'à la fin de notre voyage, se poursuivront quotidiennement à l'exception d'un ou deux jours fériés que nous emploierons à rouler sur de longs trajets.

A Düsseldorf se trouve un établissement de l'OIR. Nous y sommes reçus par le directeur du camp, le Major Farrar, un Anglais énergique et consciencieux. Les locaux sont situés dans d'anciennes casernes. Ils sont répartis selon un ordre que nous retrouverons à peu près identique dans les autres camps dépendants de l'OIR. Les chambres sont vastes, propres, claires et aérées. Un nombre raisonnable de personnes y ont leur lit et leurs effets. Dans chacune d'elles, une table et des chaises rappellent l'ordonnance des chambrées militaires. Les D.P. n'y sont pas confinés, car le camp contient des locaux affectés aux besoins d'une communauté: réfectoire, salle de lecture, église, infirmerie. La cuisine semble, dans chaque camp, être la pierre de touche, car c'est là qu'en général on nous mène en premier lieu. Celle que nous voyons à Düsseldorf est bien tenue et les cuisiniers y préparent une nourriture simple et assez abondante. Les réfugiés passent avec leur timbale, reçoivent leur ration et vont la manger au réfectoire. Chacun doit suivre cette règle et l'on évite ainsi toute confusion.

Nous visitons ce camp le samedi 21 avril, par un jour de beau temps. Aussi de nombreux D.P. étaient-ils allés en ville ou dans les environs. D'autres se promenaient dans les immenses cours extérieures de l'établissement. La plupart d'entre eux étaient des Polonais ou des ressortissants des pays baltes. Tous espèrent leur rétablissement outre-mer et vivent dans une attente déprimante. Leur subsistance étant assurée, ils ont parfois tendance à abdiquer tout sentiment de responsabilité personnelle. C'est là un danger qu'on nous signale communément dans les installations de l'OIR et qui est sans doute plus grand dès qu'il s'agit de réfugiés slaves enclins à confondre trop facilement l'inertie avec la fatalité. C'est une des raisons pour lesquelles l'OIR s'efforce de donner une activité aux D.P. qui, pour certaines raisons, ne peuvent pas être envoyés dans des pays d'accueil.

En compagnie du Major Farrar, nous visitons près d'Essen un camp composé de petites maisons de briques et comprenant deux chambres et une cuisine. Devant celle où nous nous arrêtons, un Polonais blond et osseux bêche une terre charbonneuse pour y planter un petit jardin. Sa femme est tuberculeuse, trop malade pour aller outre-mer, pas assez pour être admise au nombre des "hard core" et être, par exemple, hébergée avec les siens en Suisse à titre définitif. Elle-même, comme son mari d'ailleurs, ignore ces détails, et c'est mieux ainsi. Elle lave sa vaisselle aidée de sa jolie fille, pendant que le fils aîné dort sans vergogne, vautré sur son lit à 4 heures de l'après-midi. La famille nous fait ses doléances: elle regrette la vie de camp, malgré ses inconvénients, et se trouve solitaire dans sa maisonnette. Pourtant le camp dont ils viennent est formé de baraques nauséabondes et populeuses. Mais cette promiscuité paraît ne pas être redoutée des Polonais, qui se sentent perdus dès qu'ils ne sont plus en communauté. Un autre désir de cette famille serait de posséder un tapis, car le sol de ciment est froid et malsain. Il ne devrait guère être difficile de trouver une natte, ou même une planche pour y satisfaire, mais le Polonais n'en a pas imaginé le moyen. En revanche, il a un poste de radio qui fonctionne toute la journée.

Ces radios semblent être un des besoins essentiels des réfugiés, car durant tout notre voyage nous en voyons et en entendons presque partout, jusque dans les cellules les plus retirées des "Bunker". C'est une obsession, et on en arrive à se demander comment on peut résister à ce bruit perpétuel. Dans les grands camps, des haut-parleurs de grande puissance hurlent leurs programmes dans les cours extérieures entre midi et deux heures. Il m'est arrivé d'entendre un exposé amplifié mille fois dans une cour pluvieuse où passait d'un pas pressé un unique et frileux indifférent.

Malgré les revendications de mon Polonais, qui nous sont d'ailleurs traduites par un agent polyglotte de nationalité suisse, le système des habitations séparées mérite d'être généralisé. Une fois la période de transition passée, les D.P. s'y attachent et reprennent goût à une existence indépendante.

Notre visite aux établissements de l'OIR a pour but de nous faire voir la réalisation des décisions prises à Genève lors des sessions de cette institution. D'une manière générale, nos remarques sont satisfaisantes. Il va de soi que la bonne marche d'un camp abritant des centaines, parfois des milliers d'individus, dépend en grande partie de la personne de son chef. Ceux que nous avons vus à l'oeuvre avaient la vocation. Pleins d'initiatives, ils mettaient la main à la pâte. Nous n'avons pas visité tous les camps de l'OIR en Allemagne - il s'en faut - et peut-être sommes-nous bien tombés, mais l'expérience que nous y avons faite est positive.

La visite des établissements dirigés par le Major Farrar nous a menés à travers la région de la Ruhr. Nous avons vu déjà beaucoup de ruines à Francfort et à Cologne surtout, mais rien n'était aussi dévasté qu'Essen. En traversant cette localité, je conduisais la voiture et j'eus peine à me rendre compte que nous roulions dans ce qui naguère avait été une ville. La destruction de tant d'immeubles en Allemagne exerce une influence sur la situation des réfugiés, car nombre d'habitants doivent chercher à se loger et partagent souvent des baraques avec des Volksdeutsche, surtout dans les régions où ces derniers sont entrés en masse.

Le 22 avril au soir, après un petit détour sur territoire hollandais, nous arrivions dans les environs d'Osnabrück, où se trouve le camp d'Espelkamp. Il s'agit d'un plan réalisé par les Allemands avec l'aide des Eglises et de fonds provenant du plan Marshall. Dans une grande forêt de pins, les Allemands avaient, au commencement de la guerre, installé des dépôts de munitions. A la fin des hostilités, les vainqueurs décidèrent de faire sauter ces "Bunker", mais ne réalisèrent qu'à moitié ce dessein. Les réfugiés qui commençaient à abonder dans cette région utilisèrent ces abris pour échapper aux intempéries. Ils avaient hâte de les échanger contre des logements moins tristes et rudimentaires. Dès qu'ils en eurent les moyens, ils se mirent à construire des maisons sur la base d'un plan attentivement dressé par les autorités et qui tirait profit des routes et du chemin de fer à voie étroite servant précédemment au transport des munitions sur une superficie de 250 hectares.

Quand nous arrivâmes à cet endroit, le dimanche en fin d'après-midi, une paix profonde semblait régner dans cette curieuse forêt. Nous voyions des toits rouges luire çà et là

entre les pins, au soleil couchant, au bord de chemins portant des noms tels que rue de Poméranie, rue de Breslau, en souvenir de la patrie perdue. Un homme prenait le frais devant sa maison en compagnie de sa femme. Il se mit volontiers à notre disposition. C'était un réfugié sudète, ayant perdu une jambe à la guerre, ancien garçon de café devenu maçon par nécessité. Il nous pilota à travers le village et nous pénétrâmes avec lui dans plusieurs intérieurs, nous entretenant avec les occupants. Tous paraissaient heureux de leur sort, qui est d'ailleurs le plus enviable de ceux des Volksdeutsche que nous avons vus dans notre voyage.

A l'heure actuelle, ce groupement, qu'on ne peut plus appeler un camp, compte environ 2000 personnes, mais les plans doivent permettre d'en loger 10.000. Nous fîmes visite à l'un des architectes qui nous expliqua en détail les modalités du plan de construction. Chaque maison comprend deux petites chambres et une cuisine. Les installations sanitaires sont bonnes, mais il n'a pas encore été possible d'obtenir une seule baignoire pour la communauté. Les habitants travaillent pour la plupart, les hommes dans des usines, les femmes comme rouleuses de cigares. Ils ont donc quelques ressources et l'on voit la vie reprendre et les relations humaines se renouer normalement dans ce grand bois qui naguère encore était désert. Des boutiques sont disséminées parmi les arbres, épicerie, boucherie, mercerie. Je vois même un magasin d'articles de cuir exposant des valises, bien paradoxales pour ces voyageurs au terme de leur exode. En remerciant notre guide, nous le félicitons des résultats obtenus par cette communauté. Il nous répond en exprimant une idée que nous avons perçue bien souvent auprès des Volksdeutsche: "Nous sommes surtout heureux d'avoir retrouvé une patrie."

Et pourtant, ces populations de race allemande établies en Yougoslavie, en Roumanie, en Hongrie ou en Pologne depuis des siècles avaient adopté des coutumes locales, encore qu'elles fussent restées foncièrement germaniques par leur attachement à la langue. Ces exilés sont marqués dans leur type même et, physiquement, offrent des traits plus fins et plus harmonieux que la plupart des Allemands du Reich. Les femmes portent toujours sur la tête un fichu noué sous le menton lorsqu'elles sont mariées, tandis que les jeunes filles vont nu-tête, selon une coutume générale dans l'Est européen. Leur visage est régulier et elles sourient volontiers, malgré leur misère. Cette race ne semble pas souffrir du complexe de l'Allemand si enclin à osciller entre le sentiment exagéré de sa supériorité et celui de son infériorité. Les immigrants se qualifient eux-mêmes et reconnaissent généralement que les meilleurs d'entre eux sont les Donauschwaben, suivis des Sudètes, les Allemands de Pologne venant en dernier lieu. Les Donauschwaben sont d'ailleurs loin

d'être tous originaires de Souabe. Il s'agit d'Allemands et d'Autrichiens placés sous le règne de Marie-Thérèse notamment dans les plaines du Banat qui manquaient de bras. Ils y firent souche et y prospérèrent jusqu'à ce que Hitler ait eu l'idée de les intégrer au "Herrenvolk".

Nous quittons le camp d'Espelkamp à la nuit tombante pour nous rendre à Brême où nous avons beaucoup de peine à trouver un logement. Nous échouons finalement dans un hôtel répugnant dont les chambres malodorantes nous font presque penser avec envie aux pièces nettes et bien tenues du village sylvestre d'Espelkamp.

Le lendemain matin, nous nous mettons en rapport à Brême avec les camps de l'OIR. Un Norvégien dirige le camp Tirpitz et un Américain le camp Grohne. Tous les deux sont installés dans d'anciens bâtiments militaires allemands. Les camps de Brême nous intéressent car ils constituent la dernière étape des D.P. en voie de rétablissement outre-mer. Un grand nombre d'entre eux s'embarquent en effet à Bremerhafen. Quelques jours après notre départ, un vaisseau mettra le cap sur le Canada et une grande excitation règne parmi les émigrants. Au camp Tirpitz, nous faisons la visite des locaux qui, comme dans tous les autres camps de l'OIR, sont propres et correctement tenus. S'agissant d'un camp de transit, les réfugiés n'ont pas à s'occuper du service intérieur et certains d'entre eux, devenus susceptibles dans le malheur, se plaignent de ne pas être servis assez vite. Les employés de la cuisine sont en général allemands et montrent une grande soumission aux dirigeants du camp.

L'établissement de Grohne est immense. Les bâtiments donnent sur de vastes cours qui sont remplies, ce lundi matin, de D.P. désœuvrés. La plupart d'entre eux doivent aussi s'embarquer incessamment et l'on peut lire sur leurs visages que leurs pensées ont déjà quitté l'Europe pour le Canada. Ils semblent nerveux, mais délivrés. Plusieurs d'entre eux lisent des brochures sur les provinces canadiennes où ils vont aller. D'autres suivent des cours d'anglais, car des affiches représentant un émigrant la bouche cadéniée leur enjoignent de ne pas arriver muets dans leur nouvelle patrie. Les bagages affluent dans une immense halle d'enregistrement où nous voyons s'étager malles et caisses portant écrits à la craie les noms polonais, tchèques et ukrainiens de leurs propriétaires.

Les départs par bateau causent toujours de graves problèmes aux dirigeants des camps, car chaque navire doit partir complet. Or, lorsqu'il s'agit d'embarquer plus de 1000 passagers, il y a toujours au dernier moment des malades ou des complications de famille qui retiennent quelques individus.

Mais "Genève", c'est à dire le siège central de l'OIR, ne veut pas d'anomalie, et c'est aux organisateurs du voyage de les éviter sur place. Ils y parviennent à force d'expérience et d'ingéniosité. Ce qu'ils craignent le plus, c'est de devoir retarder le départ du bateau, car les droits de port sont extrêmement onéreux et "Genève" n'en veut rien entendre. En entendant parler de l'attitude de "Genève", je savais bien qu'il s'agissait des décisions que nous prenons au Conseil général de l'OIR pour donner des directives au directeur de l'Organisation, qui les transmet aux camps. Ces décisions ne peuvent forcément tenir compte de toutes les modalités d'exécution et il est touchant de voir la conscience avec laquelle les agents s'efforcent de les réaliser en récriminant peut-être, dans leur for intérieur, contre le manque de sens pratique des délégués et de l'administration.

C'est au camp de Grohne que nous voyons la plus grande installation de l'OIR. On y pourvoit aux besoins physiques, intellectuels et spirituels des réfugiés. On y trouve des églises catholiques et orthodoxes, une salle de lecture abondamment pourvue de journaux et de magazines. Les cuisines sont vastes et équipées de profondes chaudières à vapeur; le réfectoire accueillant est orné de fresques amusantes peintes par un réfugié, artiste de grand talent.

Les D.P. présentent un fort mélange de races. Les Polonais, comme toujours dans ces camps, forment la plus grande part, mais on voit aussi les chevelures plus foncées et les teints basanés des Balkans. Les classes sont très mêlées elles aussi et je vois, coudoyant des paysans qui étaient serfs il n'y a pas longtemps, un vieux Monsieur en culottes de cheval impeccablement coupées. Mais il est sans bottes et chemine dans des souliers fatigués aux côtés d'une grande jeune femme d'une distinction absolue dans sa pauvreté. C'est un baron balte et sa fille; eux aussi doivent s'embarquer pour le Canada.

Le camp de Grohne présente le stade le plus élevé de tous les camps que nous avons vus. Il constitue en effet l'aboutissement d'une longue filière qu'ont dû suivre les D.P. avant d'être embarqués. Pour eux, la porte s'ouvre sur la terre promise. Je pensai souvent à eux plus tard, en voyant à la frontière de l'Est les camps d'arrivée de Volksdeutsche, qui avaient encore un interminable purgatoire à passer.

En quittant Grohne, nous allons à Hambourg. Cette ville nous montrera des exemples particulièrement tristes, car dans cette région les exilés sont nombreux. Et pourtant, on travaille énormément dans le Nord. Hambourg, on le sait, a été très atteinte par les bombes. Les traces de dévastation y sont toutefois beaucoup moins apparents qu'à Cologne par exemple.

Là où des quartiers ont été détruits, les ruines furent évacuées, les places nivelées, des arbres ont été plantés et l'oeil n'est plus à tout instant arrêté par l'affreux spectacle de la destruction. A Kiel et à Lübeck, nous verrons les mêmes progrès. Un agent des autorités locales se met à notre disposition pour nous faire voir des camps de Volksdeutsche qui nous impressionnent profondément.

Des centaines de personnes sont logées dans un ancien "Bunker". C'est une énorme construction cubique de ciment armé, sans fenêtres, aux murs d'une épaisseur à l'épreuve des bombes. Il renferme de petites cabines dans lesquelles la population se réfugiait pendant les raids. Ces cabines sont dotées d'un système d'aération insuffisant et sont éclairées par des ampoules électriques généralement faibles. Les réfugiés y deviennent asthmatiques et s'y abîment la vue. On y respire un air vicié et lourd, et toujours cette même odeur poivrée et désagréable que nous retrouvons dans tous les camps d'Allemagne.

Dans ce "Bunker" ne sont admis que des couples seuls, car des enfants ne sauraient résister au manque d'air et de lumière. Nous suivons les interminables corridors sur lesquels ouvrent des centaines de cabines pareilles aux cellules d'une prison. Elles diffèrent selon leurs occupants et ici également nous voyons combien l'ingéniosité et le savoir-faire peuvent transformer un endroit hideux en lui-même. Nous sommes en effet reçus dans une chambrette qu'une femme active a su rendre presque accueillante. Le lit est couvert de draps propres, de petits tableaux sont suspendus aux murs, un vase et des fleurs sont posés sur l'appareil de radio, la lampe est vêtue d'un abat-jour ; la maîtresse du logis s'excuse pourtant d'un désordre imaginaire. Quelques mètres plus loin, nous voyons l'autre extrême: une cellule sordide, faiblement éclairée par une ampoule mourante, nous montre un grabat étroit recouvert de couvertures noirâtres et poisseuses. Au pied du lit, des bouteilles vides, le bouchon de travers; sur une étagère, un peigne sale et un camembert entamé. Les maîtres de ce logis sont absents; on les comprend! Et pourtant, nous dit le directeur du camp, ils ne veulent pas partir car ils ne trouveront nulle part un loyer aussi bas que les 5 DM qui leur sont réclamés chaque mois.

Parmi toutes les installations que nous avons inspectées, ce "Bunker" de Hambourg est une des plus déprimantes. La tristesse qui s'en dégage est d'autant plus vive que les habitants de cette gigantesque termitière y sont confinés pour un temps qui peut se prolonger indéfiniment. Une des premières tâches incombant à ceux qui désirent aider les réfugiés est de les sortir de ces établissements. Il est d'ailleurs impossible de convertir ces abris en habitations normales. Un essai a été fait: il a coûté 150.000 DM, soit plus qu'une maison neuve.

Du "Bunker", nous nous rendons à un grand camp de baraques. C'est un groupement de légères constructions recouvertes d'un toit bombé en tôle ondulée allant jusqu'au sol. L'Allemagne occidentale en est remplie. Beaucoup d'entre elles ont servi préalablement d'habitation aux prisonniers de guerre; d'autres proviennent des forces américaines. Le camp qui s'étend devant nous est situé sur un terrain vague et pour horizon a les ruines de maisons détruites. Les baraques sont assez espacées et abritent des groupes variant entre 5 et 10 personnes. Elles sont sombres, froides en hiver, torrides en été. Dans chacune d'elles, le même tableau: des lits sans draps recouverts de couvertures sombres, des hardes accrochées aux montants des couchettes à étages, de pauvres bagages entassés dans un coin, et cette odeur de misère qui accompagne toujours les réfugiés.

Les habitants de cette agglomération font leur cuisine eux-mêmes sur un petit fourneau et au moment où nous les visitons, ils prennent leur repas de midi. Nous écoutons leurs récits qui, dans les grandes lignes, sont les mêmes: famille dispersée, enfants morts en chemin, hommes sans travail, femmes s'ingéniant à tirer parti de rien. Les enfants courent dans le camp et reçoivent avec joie le chocolat que nous leur apportons. Certains d'entre eux n'en ont jamais vu et ne savent trop qu'en faire; mais leur indécision n'est pas longue et, comme par magie, les petits accourent de tous les côtés à la fois et s'agrippent à nous. Presque partout, ils sont étonnamment bien élevés; les petites filles remercient en faisant un "Knix" et il est très rare qu'on triche en se présentant deux fois. Les enfants d'ailleurs sont moins sensibles à la tristesse de leur état, car ils n'en ont point connu d'autre. Pour eux, cette vie est normale et ils imaginent avec difficulté qu'on puisse avoir une existence différente.

Pour les adultes, ceux qui trouvent du travail s'estiment relativement heureux car ils peuvent s'accorder des avantages dont les chômeurs sont privés. Ces derniers ne sont pas encore les plus déshérités, car ils espèrent trouver une occupation. Les plus pauvres de tous sont les vieillards que leur âge exclut impitoyablement du travail. Combien en avons-nous vu de ces couples prématurément usés, le mari abattu et morne, la femme pleurant silencieusement? Le mot "Hoffnungslos" est constamment sur leurs lèvres et quand nous les quittons en leur disant "Alles Gute", nous savons bien que c'est une formule vide de sens.

L'état sanitaire de ces camps n'est pas si mauvais qu'on pourrait le penser. Cela s'explique peut-être par le fait que les moins robustes ont déjà succombé. Les infirmeries, dirigées par des médecins réfugiés eux-mêmes, sont très bien entretenues

avec des moyens de fortune. On sent qu'une direction existe et que les autorités allemandes, en accordant à ces Volksdeutsche égalité de droits avec les habitants du pays, ont réussi à canaliser ce qui leur restait d'énergie. Les habitants des baraques que nous visitons ont d'ailleurs l'espoir d'être admis dans des groupements de maisons construites à leur intention. Nous en voyons une agglomération se profilant sur la hauteur. Ceux qui l'habitent s'organisent rapidement et semblent n'éprouver en aucune manière l'isolement que redoutent tant les Polonais de l'OIR. Aussi bien les camps de baraques que les maisonnettes témoignent de la propreté personnelle de ceux qui y logent et c'est tout à l'honneur de ces déshérités d'avoir conservé dans leurs tribulations cette vertu ancestrale.

Le même jour, nous mettons le cap sur Kiel, traversant les grandes plaines à la fois poétiques et monotones de l'Allemagne du Nord, dont les habitants ont presque déjà l'air scandinave. Ils diffèrent profondément de leurs compatriotes du Sud aussi bien dans les traits que dans le parler. Notre rapide voyage nous permet de noter ces différences, car nous filons sur les autostrades qui sillonnent l'Allemagne. Ces autostrades sont peut-être le seul legs utile qu'ait fait Hitler à son malheureux pays. Construites pour la guerre, elles servent maintenant au trafic de paix. Evitant toute localité, ne croisant ni rail, ni route, elles mènent le voyageur au coeur des plaines et des forêts et lui donnent l'impression que durent avoir les légions romaines s'enfonçant dans les bois et les landes de la Germanie. Grâce à ces routes, nous allons rapidement d'une ville à l'autre, doublant les lourds trains routiers automobiles dont la remorque oscille dangereusement au-dessus de nous dans un fracas d'enfer.

Les membres du Conseil d'Etat de Kiel nous attendent et nous font un long exposé sur la situation de leur territoire. Le Schleswig-Holstein est, avec la Basse-Saxe, l'Etat le plus saturé de réfugiés, qui constituent une augmentation de 70% sur la population fixe. Aussi les camps abondent-ils et, comme ailleurs du reste, doivent abriter outre les immigrants des autochtones dont la maison fut détruite. C'est là un facteur de collaboration et de bonne entente. Les frictions avec l'habitant sont ainsi éliminées et les rapports normaux. Kiel a été fortement bombardée, les installations portuaires pulvérisées en grande partie et un membre des autorités, en passant par un jardin public de fraîche date, nous montre l'ancien emplacement de sa maison et, un peu plus loin, de celle de son père.

Malgré leurs pertes, les habitants de Kiel travaillent à plein rendement et c'est une des villes qui semble se relever le plus vite. Les camps que nous y visitons sont pourtant bien

misérables. Ce sont les inévitables baraques aux toits de tôle, avec leur contenu de misère humaine. Les enfants sont particulièrement nombreux et moins bien vêtus qu'à Hambourg. Ils sont plus impatients aussi d'obtenir leur plaque de chocolat et nous pressent de tous côtés jusqu'à ce qu'un de nos guides, un peu gêné, les disperse en criant d'une voix sèche: "Deutsche Kinder betteln nicht; diese Zeit ist Gott sei dank vorbei!" Il y a des timides pourtant: ce petit garçon blond, par exemple, qui s'esquive le long d'une palissade. Aux appels de ma femme qui lui tend du chocolat il s'arrête, puis repart. Quand elle veut l'approcher, il se retire. On dirait un chat désireux d'être caressé mais qui a peur de la trahison des hommes. Finalement, il s'apprivoise et d'un visage radieux considère le papier d'argent dont il ignore le contenu.

Nous visitons près du port un immense bâtiment à plusieurs étages converti en ateliers pour apprentis. Soixante-dix pour cent des jeunes gens qui y travaillent sont des réfugiés, le reste, des habitants de Kiel. Les étages inférieurs comprennent les établis de menuiserie; ceux d'en haut, les installations de mécanique. Parmi les jeunes ouvriers, certains avaient déjà un commencement d'apprentissage; ils se perfectionnent et réapprennent ce qu'ils ont oublié dans leur odyssée. D'autres débutent. Mais les uns et les autres, à la fin de leur stage, auront en mains un métier qui leur permettra de se refaire une existence. Ils épouseront sans doute une réfugiée et diminueront les charges de l'Etat. De telles entreprises doivent être soutenues.

Nous poursuivons notre route sur les hauteurs qui dominent le port. On nous montre les "Bunker" pour sous-marins, rendus inutilisables. Ce sont d'épais couverts de ciment armé qui surplombaient un étroit chenal, sorte de garages pour sous-marins, à l'épreuve des bombes. On n'a pas pu les faire complètement sauter, mais les canaux ont été comblés. Au lendemain de la guerre, les Anglais avaient l'intention de détruire toutes les installations du port, y compris celles qui peuvent servir à des buts pacifiques. Ils n'ont pas mis entièrement leur dessein à exécution et, jetant les regards vers l'Est, semblent aujourd'hui s'en féliciter.

Nous arrivons dans un quartier entièrement reconstruit et formé de longues maisons locatives à plusieurs étages. Elles aussi sont affectées aux réfugiés et aux habitants dont la demeure a disparu. Nous en visitons quelques unes. Ici, on ne se rend plus guère compte de la situation spéciale des occupants et nous pourrions tout aussi bien nous trouver dans un nouveau quartier ouvrier d'une ville suisse. Cela prouve qu'il est possible de sortir de l'ornière et de rentrer dans une existence normale. Les autorités de Kiel peuvent, à juste titre, être fières des résultats qu'elles ont déjà obtenus, et cependant elles souffrent durement du manque de capitaux.

Nous passons la nuit au bord de l'estuaire, dans un hôtel qui servait jadis de résidence à l'amiral de la flotte de la Baltique. Le trafic sur l'estuaire est assez actif et l'on nous dit que le canal qui unit la mer du Nord à la Baltique voit passer chaque jour un grand nombre de cargos. Nous partons le lendemain matin accompagnés d'une délégation des autorités de Kiel pour visiter un établissement agricole, Hansühn, peuplé de réfugiés venant de la zone de l'Est toute proche. Ce sont des fermes élevées sur un terrain fertile mais très dur. Les cultures n'existent pas encore; les paysans nouvellement arrivés les préparent avec ardeur. Il s'agit là d'une installation répondant entièrement aux aptitudes des agriculteurs des plaines du Nord-Est et qui, à n'en pas douter, rendront leur fertilité à ces étendues négligées au cours des dernières années. Elles appartenaient précédemment à un grand propriétaire avec lequel un arrangement amiable a été conclu. Pour permettre le placement de réfugiés, il s'est contenté du sixième de ses terres. Par des chemins détournés, ombragés de chênes, nous rejoignons la route principale, après avoir traversé des villages et des hameaux écartés où la vie paysanne est toute patriarcale.

Nous nous rendons à Lübeck où nous sommes annoncés chez le bourgmestre, M. Passarge, qui nous attend à l'hôtel de ville. Ce magistrat socialiste est plein d'esprit. Il connaît assez bien la Suisse de 1910 et entre en matière par le récit de ses souvenirs. Mais nous parlons bientôt réfugiés et M. Passarge nous expose en détail les charges dont cet élément nouveau de la population grève les pouvoirs publics. Selon le bourgmestre, Lübeck est celle des villes hanséatiques dont on s'occupe le moins. Il fait quelques comparaisons joviales et piquantes sur les mérites de sa ville par rapport à Kiel. Ses paroles pourraient se prêter tout aussi bien à un édile bernois parlant de Zurich. M. Passarge insiste sur la nécessité impérieuse pour Lübeck d'être aidée à résoudre le problème des réfugiés. Il estime que les Allemands eux-mêmes pourront absorber seuls la moitié du contingent global. Quant au reste, il faut une aide extérieure. Nous promettons au bourgmestre de voir dans quelle mesure nous pourrions assister particulièrement les réfugiés du Schleswig-Holstein qui, d'après nos constatations, est certainement le territoire où la situation est la plus angoissante.

Nous déjeunons avec M. Passarge, non sans avoir visité l'hôtel de ville où il nous montre avec fierté la table où, l'hiver dernier, la bourgeoisie d'honneur a été conférée à M. Carl Burckhardt, qui jouit aussi bien à Hambourg qu'à Lübeck d'une très profonde estime.

Le "rideau de fer" passe dans les faubourgs de Lübeck. Le bourgmestre s'offre à nous y conduire. En quelques minutes d'auto nous arrivons à la douane, dont les agents s'effacent

respectueusement devant le magistrat. Nous le suivons dans le "no-man's land" qui sépare la barrière d'Ouest de celle de l'Est. A une faible distance se dresse un portique rudimentaire en planches, décoré de banderoles soviétiques et allemandes et flanqué de chaque côté du portrait de MM. Piecke et Grotewohl. Sur le sommet de cette construction s'étale une inscription : "Frieden, Freiheit und Arbeit". Au pied de cet arc, on distingue les uniformes noirs des agents de la "Volkspolizei" et d'autres qui, nous dit-on, sont des Russes. Notre présence immobile sur la route semble provoquer une certaine agitation et nous voyons passer derrière les buissons des agents qui sans doute nous observent à la jumelle. Notre guide nous dit que le passage est sévèrement gardé mais que les sanctions contre les personnes qui tâchent de le forcer varient suivant l'humeur des gardiens. Nous n'avons nulle envie d'essayer.

Nous rentrons à Lübeck, heureux d'être dans cette ville qui témoigne d'un passé riche et artistique lequel, heureusement, n'a pas trop souffert des bombardements. L'atmosphère y est légère, bienveillante et frondeuse. C'est, semble-t-il, la caractéristique des villes libres qui, au cours des siècles, durent lutter pour gagner leur indépendance et leur aisance.

Nous ne quittons pas Lübeck sans avoir vu un camp qui est semblable à ceux que nous venons de visiter dans la ville voisine. Nous allons passer la nuit à Hambourg et profitons de la matinée du lendemain pour faire le tour du port. De tous côtés, des embarcations sont amarrées ou croisent au large des docks. Les destructions ne sont pas trop apparentes et nous voyons même des installations de grues mécaniques couvrant une très grande superficie qui paraissent avoir échappé aux bombardements. Un peu partout, les pavillons de nationalités diverses flottent sur des navires qu'on charge ou qu'on repeint. Le mouvement des passagers n'existant plus, le grand port d'embarquement pour l'Amérique qu'était Altona cherche à compenser cette lacune en augmentant les transports commerciaux. En tous cas sur l'eau, comme dans les campagnes et dans les villes, nous constatons une intense activité.

De Hambourg, notre route nous dirige sur Hanovre, mais nous nous arrêtons en chemin au camp de Uelzen, qui nous fait la plus profonde impression. Uelzen est un camp de triage. On y dirige les nouveaux arrivés qui sont soumis à des interrogatoires. Pour être admis, ils doivent remplir deux conditions: premièrement, ne pas faire l'objet d'une poursuite pénale pour délit de droit commun; secondement, avoir couru un danger immédiat en restant de l'autre côté du "rideau". En ligne générale, les réfugiés de moins de vingt-cinq ans y sont acceptés. La plupart des autres ne sont pas admis par les commissions de

trriage qui doivent être très strictes étant donné que le pays est sursaturé de réfugiés. Dans une mesure de soixante-dix pour cent, les nouveaux arrivants sont rejetés. On leur conseille de retourner d'où ils viennent, mais on ne les empêche pas de rester en zone occidentale. Ils ne peuvent entrer dans les camps, ne reçoivent pas de charge publique, si modeste soit-elle, ne jouissent d'aucun avantage pécuniaire tel que pension ou rente et doivent se tirer d'affaire comme ils le peuvent. Presque tous restent néanmoins en zone occidentale et c'est la raison pour laquelle on voit tant de misérables errer sur les routes munis d'une petite valise ou d'une serviette, leur unique bagage, à la recherche d'une occupation hypothétique.

Pour éviter les abus, le camp doit être organisé avec beaucoup d'exactitude. Nous en faisons l'expérience à l'arrivée dans les circonstances suivantes: En traversant Lünebourg, une jeune fille vêtue d'un pantalon d'homme et chargée d'un baluchon nous fait un signe d'auto-stop. J'arrête la voiture et l'invite à monter. Voyant mes compagnons de voyage sur la banquette arrière, elle eut un imperceptible mouvement d'hésitation mais monta tout de même. C'était une réfugiée de la Prusse orientale. Assez jolie, bien qu'un peu vulgaire, elle avait des manières convenables. Vivant seule avec sa mère, nous dit-elle, elle avait été forcée de travailler pendant un an dans une usine soviétique, recevant sa nourriture pour tout salaire. Voulant changer d'existence, elle décida de passer la ligne, mais comme elle ne remplissait pas les conditions exigées pour être admise, elle avait été renvoyée d'un camp à l'autre. Tout en me contant son histoire, elle sortait de son sac des morceaux de pain qu'elle mangeait subrepticement, pensant que je ne pouvais la voir en conduisant. Nous l'invitâmes à déjeuner dans une auberge de campagne, puis, comme nous approchions du camp de Uelzen où elle n'était pas encore allée, je lui proposai de venir avec nous: en notre compagnie, elle aurait peut-être plus de chances d'être admise. Cette proposition n'eut pas l'air de l'enthousiasmer, mais elle vint quand même. Dès notre arrivée - nous étions attendus - nous remîmes notre compagne de voyage aux autorités du camp, en exposant la manière dont nous l'avions rencontrée. Dix minutes ne s'étaient pas écoulées que l'agent de la Kriminalpolizei attaché à l'établissement nous invitait à passer dans son bureau pour nous donner des détails sur notre protégée. Après nous avoir dit son nom, il nous indiqua la date à laquelle elle avait passé la zone, l'itinéraire qu'elle avait suivi, les places qu'elle avait occupées et où elle n'avait pas été d'une honnêteté scrupuleuse. En outre, elle avait une maladie vénérienne qui faisait de cette promeneuse solitaire un danger pour les automobilistes seuls et trop bienveillants.

L'identification de cette réfugiée parmi des millions d'autres, dans un temps aussi court, nous emplit d'étonnement. Il faut reconnaître aux Allemands le talent de l'organisation.

Qu'allait-il advenir de cette fille ? Nous le demandâmes aussitôt. Elle serait tout d'abord soignée et guérie, puis mise dans une maison de redressement non sans avoir été maternellement chapitrée par une matrone attachée au camp à cet effet. Ensuite on tâcherait de lui trouver du travail ou on la placerait dans un camp d'attente. Si elle se soumet, elle sera bientôt réintégrée dans une existence normale et honnête. Si au contraire elle s'échappe et recommence à circuler, devenant sans doute rapidement de nouveau un danger public pour les voyageurs, elle sera reconduite à la frontière et refoulée. Cette manière d'agir nous sembla raisonnable.

Uelzen est le principal camp de transit pour les réfugiés venant de l'Est. Depuis la fin de la guerre, un million et demi de personnes y ont passé. Aujourd'hui encore, on y reçoit une moyenne de trois cents individus par jour. Dès leur arrivée, ils sont soumis aux formalités suivantes: épouillage, examen par la police criminelle, visite médicale comprenant radioscopie, premiers interrogatoires. Dès qu'ils ont reçu l'autorisation de rester dans la zone américaine, britannique ou française, ils sont dirigés sur d'autres camps et ne restent par conséquent que trois ou quatre jours à Uelzen.

Nous nous attardons à l'infirmerie, que nous montre le docteur. Nous y voyons un appareil de radioscopie donné par la Croix-Rouge suisse. Cet appareil fonctionne presque continuellement; il est très apprécié par le médecin qui nous exprime toute sa gratitude pour l'aide fournie par notre pays. Une construction nouvelle est destinée aux nourrissons, car nombre de familles fuient avec de petits enfants et il n'est pas rare que des femmes accouchent dès leur arrivée au camp ou même pendant qu'elles sont en fuite. Cette nursery est tout à fait moderne. Les nourrissons sont premièrement séparés de leur mère et placés dans une salle spéciale. Les femmes venant de l'Est ont peine à admettre cette pratique antiseptique et ont peur d'être séparées de leurs nouveau-nés. La construction d'une nouvelle nursery s'imposait. On nous montre en effet une triste baraque au toit de tôle qui servait jusqu'à l'année dernière de refuge aux bébés. Durant un mois d'été, une épidémie foudroyante due à la chaleur fit d'un coup quinze victimes parmi les petits enfants. Le médecin traitant en fut si désolé qu'il se pendit. Cette tragique histoire nous est contée sur un ton assez indifférent, car le malheur semble émousser la sensibilité de ceux qui l'approchent constamment.

On nous invite à assister aux interrogatoires des fuyards. Ce sera la partie la plus intéressante de notre visite à Uelzen. Il s'agit d'une commission de recours à laquelle sont déférés les réfugiés ayant appelé de la décision d'une première instance. Cette petite cour est composée de trois personnes. Le

premier réfugié qui fait appel est un "dur". C'est un jeune homme qui, pour protéger sa vie en zone orientale, aurait acquis une carabine et quatre mille cartouches. Le port d'arme étant sévèrement interdit, il aurait passé en zone Ouest craignant que l'acquisition de son fusil ne parvienne aux oreilles de la Volkspolizei. Son récit se heurte au scepticisme de la commission. Le président et ses assesseurs ne sont pas tendres pour celui qu'ils interrogent et ressemblent beaucoup plus à un tribunal qu'à un comité d'accueil. Tous les trois ont d'ailleurs des physionomies typiques d'Allemands et ne semblent guère disposés à faire du sentiment. Après une courte délibération en l'absence du jeune réfugié, on le fait rentrer pour lui notifier le refus d'admission. De suppliant, il devient atterré et insolent à la fois et déclare que, dans ces conditions, il retournera dans l'Est où il a laissé sa femme. Il demande seulement que sa déposition écrite soit détruite, à cause des révélations sur la carabine. Le président lui répond qu'il n'a rien à craindre, car la procédure est secrète. "On ne sait jamais!" répond l'homme en me désignant d'un long regard soupçonneux. Il a bien compris en effet que nous n'appartenions pas à la commission et se demande quel rôle nous pouvons bien jouer dans cette audience.

Après lui comparaît un Monsieur dans la cinquantaine, ancien membre du parti et ex-officier. On se le représente très bien en uniforme nazi, prêt à confondre la cruauté avec le devoir. Pour l'instant, c'est un pauvre homme qui entre en claquant les talons et fait une révérence. Fonctionnaire de son état, il a perdu sa place. La police de la zone d'où il vient a voulu l'obliger à faire des conférences de propagande soviétique. Craignant que son refus n'ait pour lui et ses vieux parents octogénaires les pires conséquences, il a fui. Les questions se succèdent, objectives et précises, Puis lui aussi doit sortir pendant la délibération. Les membres de la cour nous exposent les raisons pour lesquelles ils rejeteront sa demande: de même que celui qui l'a précédé, le requérant prétend que sa vie était en danger; le premier tirait argument de la possession illégale d'une carabine, celui-ci se retranche derrière son refus de collaboration; le premier mentait, celui-ci exagère. Il est notoire en effet qu'en déclinant cette demande de collaboration, qui est plausible, il ne s'expose qu'à des chicanes de courte durée, mais ni lui ni les siens ne courent un danger immédiat; de nombreux cas semblables l'attestent. "Ces gens sont forcés de nous mentir, et nous le comprenons," nous dit le président. "S'ils nous disaient simplement qu'ils n'aiment pas vivre dans la zone de l'Est où l'atmosphère politique leur est contraire et le travail rare, nous les renverrions purement et simplement. Ils sont tous dignes d'intérêt, mais leur grand nombre nous oblige à la sévérité." On le fait rentrer pour lui signifier l'arrêt. Il se met à pleurer, tâche

une fois encore d'attendrir ses juges en leur parlant de ses vieux parents. C'est peine perdue. En sortant, nous le voyons dans le corridor obscur, prostré, la tête dans ses mains, sa serviette usée à ses pieds. Il ne nous remarque même pas.

Avant de quitter le bâtiment des interrogatoires, nous assistons à la première déposition d'une jeune fille qui vient d'arriver. Elle a vingt ans, en paraît trente. Les larmes coulent sur son visage chiffonné. Sa robe largement dégraffée retient difficilement une grossesse avancée. Elle est seule, n'a plus rien, sera bientôt mère. Celle-ci sera admise.

Nous passons enfin par une baraque où sont placés les nouveaux arrivants. On leur apporte leur souper qui consiste en une ration abondante de tartines. Sur une couchette supérieure, un peu à l'écart, une fillette déchaussée, ses pieds fatigués enveloppés dans un lainage, mange son repas avec appétit. Nous l'interrogeons. Elle a treize ans; ses parents ont franchi la ligne avec ses frères et soeurs trois semaines auparavant. Tombée malade, elle n'a pu les suivre et elle est restée chez sa grand'mère. Une fois rétablie, elle a traversé les forêts toute seule et munie de l'adresse de ses parents a trouvé Uelzen d'où elle sera dirigée vers les siens. La dernière personne que nous rencontrons avant de partir est notre passagère occasionnelle, qui ne semble pas trop affectée de sa captivité. Elle a d'ailleurs déjà trouvé une âme soeur en la personne d'un réfugié, unijambiste il est vrai.

Nous profitons du samedi 27 et du dimanche 28 avril pour faire du chemin. Notre route nous mène à Hanovre, Goettingue, Bamberg, Nuremberg, puis nous passons en Autriche sur Salzbourg. Ce long trajet nous permet de nous détendre un peu. La population de Hanovre nous semble assez rébarbative; nous n'y trouvons guère de prévenance et les étrangers ne paraissent pas être vus d'un très bon oeil. A l'hôtel et dans les magasins, l'accueil est sec. Serait-ce déjà l'influence du néo-nazisme ? En tout cas, les Hanovriens que nous avons vus peuvent avec raison se targuer d'être les Prussiens de l'Allemagne occidentale. Avant d'atteindre Bamberg, nous roulons de nuit et par la pluie sur une route secondaire qui devient de plus en plus cahoteuse. Bientôt nous constatons que nous nous sommes trompé de chemin. Un cycliste solitaire nous remet sur la bonne voie et nous découvrons le lendemain, non sans un certain effroi, que l'endroit où nous avons fait demi-tour était à deux cents mètres de la ligne de démarcation.

Il est heureux que les bombes aient épargné beaucoup des plus belles cathédrales d'Allemagne. C'est le cas à Bamberg où les gisants d'Henri II et de Cunégonde, au centre de la nef, reposent dans une sérénité séculaire. Dans l'Allemagne boule-

versée d'aujourd'hui, ce spectacle est apaisant. Les lieux sacrés n'ont cependant pas été partout respectés et dans la ville de Nuremberg ravagée nous voyons à l'extérieur de la cathédrale, sous un auvent de fortune, des statues médiévales de saints qui dans le froid et la pluie, l'air implorant et transi, semblent eux-mêmes des "personnes déplacées".

Notre itinéraire nous fait traverser Berchtesgaden où nous allons voir les ruines de ce qui fut le repaire d'Hitler. Les édifices renfermant les salles de réception étaient de véritables palais. Ils ont été dynamités par les Français lorsqu'ils durent céder ce secteur aux Américains. Les murs tiennent encore et l'on parcourt dans les gravats et la ferraille les innombrables pièces où naguère se pressaient les dignitaires du monde totalitaire. Un peu plus haut, puissamment gardée par des fortins et par de lourdes portes dont les gonds sont encore encastrés dans la roche, s'élève la maison du Führer. De dimensions réduites, elle a une vue admirable sur la vallée qui s'étend au sud. Un guide local improvisé montre avec respect les lieux jadis sacrés, en particulier la chambre à coucher où Hitler dormait sur un lit de camp muni de deux couvertures militaires. Un groupe d'Allemands silencieux et prudents écoutent avec avidité ce récit déjà presque légendaire. Plus loin, des officiers américains accompagnés de leurs femmes paraissent ne pas éprouver plus d'intérêt que s'ils visitaient les ruines de Pompéi.

Puis c'est la descente sur Salzbourg et l'on sent immédiatement qu'on est hors de l'Allemagne. Ce que nous avons vu de l'Autriche a l'air plutôt négligé. Si les Allemands cherchent à se relever, les Autrichiens vous répondent souvent: "A quoi bon?". Nos visites de camps dans ce pays ne modifient pas cette impression. Nous sommes pilotés par un réfugié de Yougoslavie qui s'occupe activement d'améliorer les conditions de vie de ses compatriotes Donauschwaben. Nous voyons pour commencer, à Salzbourg même, un petit établissement installé grâce à l'initiative des réfugiés eux-mêmes et avec l'aide des Eglises américaines et suisses. Les locaux font bonne impression ainsi que les gens qui y vivent. La plupart d'entre eux ont trouvé un modeste travail de manoeuvre, car ils ne peuvent exercer leur propre métier, les Volksdeutsche en Autriche ne jouissant d'aucun droit. Contrairement à leurs semblables en Allemagne, ils ne sont admis ni aux urnes, ni au travail régulier. Nous avons vu, par exemple, un tailleur auquel il est interdit de chercher sa clientèle en dehors du camp. N'étant pas électeurs, les réfugiés sont sans appuis politiques.

Nous passons ensuite dans un camp plus grand, peuplé lui aussi de Donauschwaben, comme dans toute l'Autriche. Les baraques sont vieilles et en mauvais état; les piquets et les plan-

ches pourrissent lentement, de sorte que parois et planchers s'affaissent. On n'y remédie que par des expédients. Les locaux sont un peu plus grands qu'ailleurs, mais rien n'est prévu pour les dépôts de combustible, d'objets ou d'effets qu'il n'est pas d'usage de mettre dans une chambre. La direction du camp avait commencé à édifier des réduits spéciaux, mais les autorités l'ont interdit, car cela coûtait trop cher. Aussi les habitants en sont-ils réduits à entasser leurs provisions de bois sous leur lit, ainsi que les quelques outils dont ils disposent. Leur sens de l'ordre leur permet de surmonter ces inconvénients aussi bien que possible, mais ils en souffrent. Derrière leur baraque, certains réfugiés ont construit des poulaillers primitifs où ils élèvent une maigre volaille. Les enfants sont très nombreux et notre chocolat, dont la provision s'épuise rapidement, a un succès incroyable. Heureusement, nous en recevons un nouvel envoi en cours de route.

En retrait de ce camp s'en trouve un autre. Il est composé de carrosseries rouillées de camions et de véhicules militaires. Dans ces habitations minuscules et étranges grouillent des familles entières qui, elles aussi, doivent entreposer tout leur avoir, y compris le combustible, dans l'unique chambre dont on imagine facilement l'exiguité. Certains de ces abris sont si bas que leur locataire ne peut pas s'y tenir debout. Je dis bien "locataire", car même pour cette habitation sordide il faut payer un loyer.

Mais nous n'avons pas vu le pire. Nous arrivons à Regau. A une dizaine de kilomètres de la ville de Volklabrück, sur un terrain crayeux, près d'une fabrique de ciment qui fait continuellement un bruit assourdissant, existe un camp souterrain. Il comprend trente-cinq familles, soit plus de deux cents personnes, qui vivent dans des trous recouverts d'un toit de planches. La plupart de ces toits portent eux-mêmes une couche de terre sur laquelle poussent de mauvaises herbes. Nous y sommes par un ciel gris et bas. Il fait froid. Nous évitons les flaques boueuses pour pénétrer dans quelques unes de ces excavations où l'on est tout étonné de trouver des lits et quelques meubles. Le jour y parvient à peine par une lucarne percée dans le haut de la porte. Par mauvais temps, l'eau filtre à travers les planches disjointes du toit. On nous signale une femme malade, seule dans une de ces habitations. De la porte qui donne sur un escalier gluant, au fond d'une pénombre humide, on distingue une créature inerte sur un grabat; elle a tout l'air d'une enterrée vivante et ne réagit pas à notre présence. Ces habitations certainement inférieures à celles des hommes des cavernes sont pourtant recherchées. Il paraît que les réfugiés recueillis par les paysans de la région sont plus mal lotis encore et dès qu'un trou devient vacant, plusieurs familles demandent à l'occuper.

Un prêtre, le Pater Stephan, nous accompagne. Il est le soutien moral et spirituel des réfugiés de la région et grâce à lui beaucoup de malheureux résistent à leur détresse. Avec lui nous abordons l'homme de confiance de cette curieuse agglomération. C'est l'ancien instituteur du village de Yougoslavie dont proviennent tous ces habitants. Lui seul a pu ériger une petite demeure, modeste hutte qui fait figure de château au milieu de ces habitations troglodytes. Il est pauvre, lui aussi, mais très digne; il nous fait entrer dans sa "maison" où il veut à tout prix nous offrir un verre d'eau-de-vie que nous n'osons refuser. Le village de Regau nous laisse l'impression la plus mélancolique. Comment peut-on vivre dans un pareil dénuement ? Et pourtant, nous apprenons qu'il suffirait d'une somme de 15.000 francs pour remplacer ces demeures souterraines par des baraques simples, mais habitables. Cette amélioration figurera certainement dans notre programme.

Nous passons la nuit à Salzbourg où nous avons peine à trouver place dans un restaurant bondé. Avant de quitter la ville, nous visitons encore le camp d'Elsbethen. Il n'est pas encore habité. Les réfugiés y travaillent à temps perdu à édifier de petites maisons de briques selon un plan soigneusement étudié. Un architecte, réfugié lui-même, surveille les travaux. Il y a quelques semaines encore, les briques étaient façonnées à la main. Maintenant, on a pu procurer à ces maçons improvisés une primitive petite machine qui leur permet de les fabriquer plus rapidement. Hommes et femmes travaillent avec acharnement. Leur équipement est rudimentaire. Un maçon à figure d'étudiant porte un gant indispensable au maniement du ciment frais, mais ce gant n'a plus de doigts. Nous conversons longuement avec un réfugié qui a perdu une jambe et qui s'active en compagnie de sa femme. Il est veilleur de nuit sur le chantier et tel est son désir d'avoir bientôt son logie qu'il travaille presque tout le jour; quand dort-il ? Cette entreprise démontre la volonté de ces malheureux de sortir de l'état inférieur dans lequel ils se trouvent et dont ils souffrent d'autant plus que la plupart d'entre eux étaient des paysans aisés dans les riches plaines du Banat.

Nous prenons congé du Pater Stephan qui joue un rôle si utile dans cette région. Avant de quitter Salzbourg pour Linz, nous passons par un camp de l'OIR. Il s'agit d'un asile de vieillards peuplé surtout de réfugiés provenant de Pologne, d'Ukraine et de Bukovine. La plupart sont orthodoxes et célèbrent leur fête de Pâques. Accompagnés de l'administrateur britannique, nous parcourons cuisines et réfectoires où les vieillards mangent par petites tables une nourriture appétissante. Nous faisons connaissance d'une grande dame de la cour de Russie qui, dans sa jeunesse, accompagna la famille impériale dans l'exode qui précéda son massacre. Elle détient encore des lettres des Romanof et pour rien au monde ne les aliénerait.

Elle est d'une grande distinction et se dévoue entièrement pour les vieillards qui souffrent de leur exil. Il y en a de toutes sortes et les paysans aux traits de moujiks voisinent avec de vieux boyards polis et compassés qui errent à travers l'Europe de l'Est depuis 1917. On désirerait que nous restions pour une fête qui aura lieu dans l'après-midi. Nous ne le pouvons, mais il faut absolument que nous acceptions des oeufs de bois décorés de motifs religieux que les Russes ont l'habitude d'échanger à Pâques ainsi que deux petits gâteaux que nous sommes forcés d'emporter malgré nos protestations. C'est dans ce camp qu'ont été choisis quelques uns des cas les plus intéressants pour venir en Suisse au titre de "hard core".

Nous nous dirigeons sur Linz. Nous y prenons contact avec la déléguée de l'Aide suisse à l'Europe, Mlle Sidler, et sa collaboratrice, ainsi qu'avec le pasteur autrichien Meder venu spécialement de Vienne pour nous voir. Il se préoccupe beaucoup de l'indigence des réfugiés et a établi un projet de construction de petites maisons pour protestants se trouvant dans les environs de Vienne. Chacune de ces habitations aura un petit jardin où cultiver des légumes et des fruits. L'Aide suisse à l'Europe est saisie de ce projet qui semble très bien conçu.

Près de Linz, à Haid, se trouve un immense camp dans lequel on ne peut généralement pénétrer sans la permission des autorités locales. Désireux de le voir à l'improviste, nous tentons notre chance et réussissons. Nous comprenons bien vite pourquoi on cherche à dissimuler cet établissement. Il s'agit d'une très grande étendue de baraques qui peuvent abriter cinq mille personnes. Au moment où nous nous y trouvons, il y en a quatre mille cinq cents. Dans chaque baraque vit une famille. Grâce à l'aide des institutions confessionnelles, des églises catholique et protestante ont pu être construites dans le camp. Les réfugiés ont au choix deux moyens pour s'alimenter: la cuisine communautaire ou leurs propres moyens. Ceux qui choisissent cette dernière solution reçoivent une mensualité. Quant aux autres, ils mangent ce qu'on leur donne et l'on imaginera aisément ce que sont ces repas lorsqu'on saura que le gouvernement autrichien alloue une somme de 1,19 schilling par personne. Au cours actuel, ce montant fait 18 centimes suisses, avec l'équivalent desquels doivent être fournis trois repas. L'allocation est moindre pour les enfants. Nous sommes le 1er mai. C'est un jour de fête et le menu sort de l'ordinaire. Il consiste en une ration de pommes de terre et 60 grammes d'une saucisse qui contient bien trois cinquièmes de farine. C'est la meilleur marché que l'on puisse trouver. L'administrateur du camp, réfugié lui-même, nous montre des lettres par lesquelles il a protesté en vain contre l'insuffisance des moyens mis à sa disposition. Toutefois, ces aliments si misérables sont enviés, nous

dit-on, par ceux qui doivent se nourrir moyennant leur indemnité. Elle est si faible qu'ils ne parviennent pas même à avoir autant de nourriture que les bénéficiaires de la cuisine populaire. Mais lorsqu'ils ont opté pour la cuisine séparée, ils ne peuvent plus revenir à la communauté.

Nous pénétrons dans la grande construction de bois où se trouve l'église catholique. Un jeune prêtre y fait répéter une saynète à une cinquantaine d'enfants pour le jour des mères. Trois ou quatre sont en scène, les autres sagement alignés sur un long banc. Ils sont déceimment vêtus, mais pâles et malingres. Notre chocolat interrompt la répétition. Puis nous passons au Kindergarten. Les tout petits y font des travaux manuels et des jeux avec des moyens de fortune, tous fabriqués, peints et décorés par les maîtres d'école. Ces salles sont admirablement tenues. Un peu plus loin se trouve l'école primaire. Avec ses huit cents élèves d'un seul tenant, elle est la plus grande d'Autriche. Nous passons par les salles vides à ce moment. Elles aussi témoignent d'un ordre, d'une propreté et d'une ingéniosité remarquables. Il semble que les autorités autrichiennes ne voient pas d'un très bon oeil l'instruction donnée à ces réfugiés par des réfugiés eux-mêmes. Lorsqu'un maître quitte le camp, il est remplacé par un instituteur autrichien bien que, m'assure-t-on, de nombreux maîtres émigrés et sans occupation soient disponibles. Accompagnés du pasteur, nous visitons la bibliothèque. Elle contient très peu de livres pour tant de désœuvrés. Nous tâcherons de leur en procurer. Voici un domaine dans lequel l'Unesco pourrait nous aider.

Avant de quitter le triste camp de Haid pour retourner à Linz, nous passons par un terrain où l'on édifie des maisons à l'intention des réfugiés. C'est une oeuvre catholique et un prêtre nous fait les honneurs. Ces maisons sont bien comprises et c'est un commencement qui mérite d'être appuyé.

Durant notre séjour en Autriche, nous sommes entrés en rapport avec des Donauschwaben faisant partie des cinq cents familles dont l'Aide suisse à l'Europe prépare l'émigration au Brésil. Notre guide lui-même est un des élus. Nous en voyons d'autres et parlons notamment à un charpentier qui nous explique déjà comment se construiront les habitations exotiques des émigrants. Ils ont hâte de voir se réaliser le projet.

Nous quittons l'Autriche pour rentrer en Allemagne. Vers la fin de l'après-midi du 1er mai nous passons la frontière. Dans les villes que nous traversons, la police allemande est armée d'un mousqueton. Les agents en ont l'air très satisfaits. J'ai bien l'impression que les habitants du pays sont presque tous encore sensibles à l'appareil militaire. Dès qu'il en a la possibilité, l'Allemand met des bottes et la coiffure

la plus répandue consiste en l'ancienne casquette de la Reichswehr teinte en bleu foncé ou en marron; dans les campagnes, elle a gardé sa couleur naturelle. Cette admiration du militaire inspire aux occupés le respect des forces d'occupation américaines. Cela ne signifie pas qu'elles soient aimées. Un voyageur de commerce avec lequel nous causions dans une auberge de campagne ne nous cache pas l'agacement que lui causent les Américains. Il est notamment froissé du manque délibéré de contact des forces des Etats-Unis avec la population. Restaurants exclusifs, hôtels réquisitionnés ne sont pas du goût des Allemands qui comparent cette attitude avec celle que les Yankees ont chez eux pour les nègres. Il est vrai qu'il peut être vexant d'arriver, comme ce fut notre cas, dans une petite ville où tous les hôtels de quelque importance sont occupés par les troupes d'occupation et dans lesquels il nous serait aussi impossible d'entrer qu'à un laïque dans un conclave. C'était à Bamberg et nous dûmes, de nuit, chercher un gîte à dix-huit kilomètres de la ville. Cependant l'occupation américaine est généralement admise comme un mal nécessaire par les Allemands. Ceux-ci sont impressionnés par la vue du matériel et par les unités dont le nombre s'accroît près de la ligne de démarcation.

L'Américain vit comme chez lui, à cette différence que chaque G.I. a une petite amie allemande à laquelle souvent sa famille cherche à s'agglomérer. Ainsi, on remarque parfois des promenades dominicales ou des sorties au cinéma où un soldat américain, au bras d'une Gretchen, est suivi du père, de la mère et parfois des frères et soeurs de celle-ci. Les officiers sont généralement accompagnés de leur épouse, qui ne donne pas davantage l'impression de se trouver hors des Etats-Unis. Mais ce sont les soldats en service qui montrent le sens vrai de l'occupation et apportent certainement un réconfort aux Allemands qui regardent avec inquiétude du côté soviétique. Lorsqu'on croise sur les routes d'immenses chars de guerre à roues multiples, hérissés d'antennes et de canons, et qu'on voit de la tourelle émerger un G.I. casqué, on a l'impression d'être en face de Martiens descendus dans l'Allemagne détruite pour la protéger.

Dans la zone anglaise, on ne voit presque rien. Les troupes se meuvent avec discrétion, soldats et officiers sont peu apparents, mais les Allemands leur reprochent leur indifférence. "Nous sommes transparents à leurs yeux, ils ne nous voient pas," disent-ils. Quant aux Français, qui furent très critiqués au début de l'occupation, ce sont eux, nous dit-on, qui ont actuellement le plus de sympathie chez l'occupé. Nous en avons vu au cours de notre voyage. A Rastadt par exemple, des recrues de chasseurs alpins rentraient en chantant gaiement une leste chanson militaire. Ils se rendaient à leur quartier qui arborait un large panonceau signalant la "Caserne Carnot". Un aigre clairon

sonnait sous un drapeau français qui flottait dans le ciel tendre de l'Allemagne du Sud. Cela avait un petit air napoléonien et donnait l'impression d'une continuité dans l'histoire que la présence des troupes américaines n'offre pas.

Quoi qu'il en soit de l'occupation, elle ne répond pas à l'idée scolaire de la tyrannie exercée par le vainqueur. Aucune brutalité, mais le désir de hâter le relèvement de l'Allemagne occidentale pour faire face à un autre danger. Les Allemands dans le fond le comprennent bien et se sentiraient bien exposés et démunis si les forces alliées s'en allaient. D'autant plus que les Allemands que nous avons vus semblent redouter sincèrement le service militaire. Un habitant de Kiel nous disait : "Le peuple allemand est définitivement guéri de la guerre." Sur les murs, on voit souvent l'inscription: "Soldaten, ohne uns!" qui semble ne pas être toujours tracée par des communistes. Mais peut-on se fier aux apparences du moment présent ? Tous les Allemands que nous avons vus ont été fort civils, aimables, prévenants, mais ne présentaient-ils pas les mêmes caractères avant d'être électrisés par Bismarck ou par Hitler ? Pour ma part, je crois que la plus grande partie des Allemands reprochent sans arrière-pensée à Hitler de les avoir perdus. Mais il en est certainement qui entretiennent dans leur coeur un culte pour le héros et qui peuvent se grouper clandestinement.

Notre chemin nous mène à Cham, dans la région de Ratisbonne. Nous y passons la nuit et nous rendons le lendemain matin au camp de Furth im Walde, tout près de la frontière tchécoslovaque. Il s'agit d'un camp de réception des réfugiés venant de Tchécoslovaquie. Ce sont tous des Sudètes. Le camp est bien organisé et énergiquement dirigé par un Munichois. Nous visitons des chambrées où se trouvent de nouveaux arrivés. Ici, une femme accompagnée de ses trois filles qu'elle a sans doute voulu soustraire aux dangers qui menaçaient leur sexe et leur âge; un peu plus loin, un commerçant qui a fait partie d'un transport de Volksdeutsche partant de Tchécoslovaquie pour l'Allemagne. Immédiatement après la guerre, les Tchèques voulaient chasser tous les Sudètes en Allemagne. Maintenant, ils tâchent de retenir les hommes valides et de ne faire passer que les vieillards, les enfants et surtout les malades, avec le dessein évident d'aggraver encore la situation de l'Allemagne. Pour persuader les Sudètes de rester, on les fait endoctriner par des compatriotes passés au communisme. "N'allez pas en Allemagne, leur dit-on. C'est le pays de la faim. Vous y serez aussitôt exploités si vous ne pourrissez pas dans un camp. Les hommes seront enrôlés par les Américains et probablement envoyés en Corée. Restez chez nous; nous vous rendrons vos maisons ou, à leur défaut, vous fournirons des villas." Notre homme a vu les "villas" dont il s'agit. Ce sont, d'après lui, des constructions défoncées dans lesquelles des soldats ou des partisans ont vécu depuis la fin de la guerre et qui sont inhabitables. La plupart des Sudètes

ne se laissent pas convaincre par les arguments communistes et insistent pour être envoyés en zone occidentale. Au moment où nous visitons le camp, seule la moitié d'un transport prévu était néanmoins arrivée, le reste ayant été retenu par les autorités tchèques. Les gens dont il s'agit ont pour la plupart vécu depuis 1945 dans des camps de concentration situés dans les régions mêmes de la Bohême où ils étaient nés. Ils y souffraient plus dans leur coeur que dans leur chair et reconnaissent que la nourriture, sans être abondante, était suffisante. Le médecin du camp nous dit que le désir de fuir est si grand chez certains Volksdeutsche que des vieillards rassemblent toute leur énergie pour le voyage et meurent sitôt arrivés.

Avant de quitter Furth im Walde, nous traversons la campagne pour suivre sur un ou deux kilomètres la ligne de démarcation. Le "rideau de fer" est en l'occurrence remplacé par un charmant ruisseau qui serpente parmi les fleurs printanières. Nous le longeons non sans voir, accroupi derrière les arbres, un douanier tchèque qui nous observe. Du côté allemand, les champs verdoient et sont bien cultivés; du côté tchèque, ils sont à l'abandon, envahis par les broussailles parmi lesquelles se dresse, en grandes lettres de fer tournées du côté de l'Allemagne, le mot "Frieden". Dans la forêt un peu plus loin, un gigantesque placard invite les Allemands à s'unir dans le travail. Ces inscriptions semblent une voix dans le désert que forment les campagnes abandonnées et les fermes incendiées du côté oriental.

Nous retournons sur Munich où nous désirons voir un camp par surprise. Dans les faubourgs, à Allach, il s'en trouve trois. Nous pénétrons dans celui qui porte le numéro 2. Notre arrivée provoque un certain étonnement, car les visites sont rares. On n'y conduit guère les curieux, car il est un des plus pauvres. Dans l'unique pièce de chaque baraque vivent trente-cinq personnes, soit en moyenne sept familles. Les unes sont sans aucune séparation intérieure; dans les autres, on a tendu des couvertures sur des cordes. Au centre, un fourneau de cuisine sur lequel à tour de rôle les mères de famille font grésiller une maigre pitance dans de la mauvaise graisse. Partout, des vêtements accrochés, des valises entassées. Des enfants en bas âge traversent la pièce en hurlant, des femmes reprisent, des hommes lisent en fumant leur pipe. Sur une table, près de la porte, deux enfants appliqués font leurs devoirs comme s'ils étaient seuls dans une salle d'études. Dans cette unique chambre, la vie entière de familles qui ne se connaissent pas se poursuit depuis des mois, sans secrets. On vit, on meurt, on mange, on boit, on procréé et élève des enfants dans cette unique pièce; c'est tout juste si la femme va à l'hôpital pour accoucher. Et pourtant, cette promiscuité ne paraît pas avoir trop aigri ces réfugiés. Ils se supportent et s'entraident. Certaines réactions nerveuses semblent amorties. Nous visitons

les classes, les églises, la bibliothèque qui manque de livres comme partout. Nous parlons avec les habitants de ce camp, écoutons leurs doléances et leurs espoirs. Ici comme ailleurs, les vieillards ont le sort le plus lamentable. Je m'entretiens avec la doyenne du camp, une paysanne provenant de Hongrie. Elle approche des quatre-vingt dix ans. Droite et maigre sous son fichu noir, elle est digne dans son extrême pauvreté. Elle me répète: "Nous sommes si pauvres, nous n'avons plus rien. Qu'allons-nous devenir ?" Et elle pleure silencieusement. Je me détourne pour lui donner quelques marks. Avant que je puisse prévenir son geste, elle s'incline profondément et me baise la main.

Ce geste qui me brûle a marqué la fin de nos visites aux camps. Il est symbolique dans sa tragique humilité et, plus que la reconnaissance de ces malheureux, exprime l'immense espoir qu'ils placent en nous. Aux yeux de ces dépossédés, la Suisse représente la stabilité, la richesse et, ce qui est plus, la générosité. Les plus simples des réfugiés ont entendu parler de l'oeuvre charitable que notre pays s'efforce de réaliser depuis longtemps et ils comptent sur nous. En comparaison de ces gens qui ont tout perdu, nous sommes très riches et très heureux et en les aidant jusqu'ici, nous n'avons jamais dû prendre que sur notre superflu. Le nombre des Volksdeutsche est énorme, il est vrai, et l'on pourrait être tenté de dire: "A quoi bon, notre secours est une goutte d'eau dans l'océan!" Ce serait là un argument de paresse et d'égoïsme, car si nous ne pouvons les aider tous, ce n'est pas une raison pour n'en aider aucun. Il s'agit d'ailleurs avant tout d'aider les autorités allemandes et autrichiennes à résoudre le problème que posent les réfugiés. En Allemagne elles pourront, nous l'avons vu, en absorber vraisemblablement la moitié. Pour le surplus, il ne s'agit pas de subvenir de manière entière et définitive à leur entretien, mais de leur fournir le moyen de franchir le pas qui les sépare de l'indépendance personnelle.

Les moyens à cet effet sont nombreux et soigneusement étudiés par l'Aide suisse à l'Europe. Il s'agit essentiellement de fournir des habitations aux familles qui doivent autant que possible être soustraites à la promiscuité des chambres communes. La réalisation de ce projet dépend en grande partie des possibilités de travail des bénéficiaires. Il convient donc de prévoir des constructions dans des endroits où les réfugiés auront l'occasion de gagner leur vie. Cela n'est pas impossible et le sera de moins en moins si les jeunes sont mis en mesure de travailler. Il faut donc appuyer les initiatives prises pour leur donner un métier et pour les sortir, du même coup, de l'indolence physique et morale dans laquelle ils végètent. Je n'ai pas le dessein de reproduire ici en détail les différents points du programme que l'Aide suisse à l'Europe a mis sur pied, mais il faut insister cependant sur la tâche la plus urgente: faire disparaître ou améliorer les camps les plus sordides et malsains.

- 28 -

Il est évidemment impossible à la Suisse de résoudre à elle seule ce gigantesque problème. Mais nous pouvons donner un exemple utile. L'OIR ne peut, pour des raisons constitutionnelles, venir en aide aux Volksdeutsche. Le Haut-Commissariat qui lui succédera ne le pourra pas davantage et en plus sera dépourvu de budget d'exécution. Mais tous les pays membres de l'OIR ne sont pas réfractaires à l'idée de secourir cette catégorie de réfugiés. Ils comprennent bien qu'outre son côté humanitaire, une aide s'impose pour des raisons politiques, car les désespérés sont une proie facile pour les extrémistes. Or, ils se chiffrent par millions et ils se trouvent à quelques heures de nos frontières. Dans d'autres pays, comme en Suisse, des institutions charitables les ont déjà secourus, mais dans une mesure forcément réduite. En fait, le don de trois millions de la Confédération est le premier geste d'un Etat. Il nous permettra de soulager passablement de misères, mais c'est trop peu étant donné à la fois l'ampleur du problème et les ressources de notre pays si favorisé. En outre, si nous voulons que notre exemple soit suivi, donnons largement. Il y a beaucoup de malheureux sur le globe en ce moment, c'est vrai, et la Suisse ne saurait entreprendre de les sauver tous. Mais là nous pouvons agir en étant sûrs d'atteindre au but et nous devons le faire en cherchant à rendre à ces réfugiés qui nous sont si proches la confiance dans la vie et dans les hommes.

Ph. Zutter